

## Sommaire

- Le rêve du vagabond — 7  
Le ronronnement de la servitude — 13  
Le chant du télégraphe — 23  
Une aube nouvelle? — 35  
La force du moment — 53  
La musique du récit — 63  
Du chant de la steppe au chant du butor — 73  
Les yeux du soldat — 85  
Sans commencement ni fin — 101
- Notes — 110
- Du même auteur — 113

Avec cette évocation des terres vierges de la liberté, le simple récit du voyage vers le chef-lieu du district s'est interrompu et le partage des rôles entre les gendarmes et le vagabond aboli. C'est que le rêve aussi est une réalité. Il est l'accord entre une situation, la performance d'un corps et le paysage de pensée qu'il fait naître dans les esprits. Tant que le vagabond parle, son pays libre existe. Les gendarmes eux-mêmes, ces hommes dont le métier est d'obéir aux ordres et d'enfermer les gens, partagent maintenant son rêve ; ils se peignent les tableaux d'une vie qu'ils n'ont jamais connue mais dont l'image leur a peut-être été transmise par de lointains ancêtres ou des récits immémoriaux : celle de l'homme libre circulant sans entraves sur une libre terre de steppes sans limites, de larges fleuves et de hauts sapins.

À ce point où la fiction du vagabond se perd dans le rêve du pays libre, c'est le sens même du trajet et la distribution des rôles qui sont en train de s'effacer. La réalité de son rêve concurrence celle que servent les gendarmes. Il faut alors que l'un des deux le fasse taire et referme la parenthèse de la fiction en rétablissant la toute simple histoire du trajet qui mène un délinquant au lieu de son jugement. C'est le rôle tout naturellement dévolu au grand sec. En quelques mots, celui-ci ramène le rêveur de liberté à la réalité du parcours qu'ils ont à achever et à la constatation de son état : celui d'un homme malade, essoufflé déjà

par ce court trajet, et qui tombera mort d'épuisement bien avant d'atteindre la Sibérie de ses rêves. Avec ce simple rappel à l'ordre, les images du pays libre s'évanouissent des trois têtes. Mais non pas son idée. Et pendant que s'installent dans l'esprit du vagabond les claires images du processus judiciaire qui l'attend, la pensée des gendarmes continue, elle, à vagabonder : « Ils tendent leur esprit pour embrasser par l'imagination ce que Dieu seul peut-être est capable de se représenter, à savoir la distance effrayante qui les sépare du pays libre<sup>2</sup>. »

Ne donnons pas à Dieu plus d'importance qu'il n'en a dans la prose de l'incroyant Tchekhov. *Dieu le sait, Dieu sait quoi, Dieu sait qui*, ces expressions reviennent souvent chez lui non pour invoquer le privilège de l'omniscience divine, mais pour marquer les limites de ce que les personnages de l'histoire sont capables d'identifier et de comprendre. La parole du vagabond a creusé le parcours rectiligne qui, entre deux murs de brume, menait tout droit à un lieu d'enfermement. Elle a dédoublé l'espace et le temps du parcours pour mettre à leur origine fabuleuse et à leur destination rêvée un point de référence qui appartient à un autre ordre de grandeur : la liberté. Celle-ci est située à une distance qu'on ne peut pas mesurer mais que l'on ne peut pas davantage ne pas chercher à mesurer. Même si le vagabond a été dépouillé des images de son rêve, celui-ci hante maintenant l'ordre même

qui le condamne. « Il est temps de se mettre en marche, dit le gendarme. Fini, la pause<sup>3</sup>. » Mais la pause n'est pas finie. Elle restera inscrite dans le temps uniforme du parcours comme un accroc irréparable.

C'est peut-être pour cela que le récit qui semblait prendre les personnages en route les laisse maintenant au milieu du chemin. Le récit a une fin puisqu'il s'arrête. Et il n'en a pas puisque les personnages ne sont pas parvenus au terme de leur trajet et que nous ignorons ce qui arrivera au vagabond. C'est là, on le verra, un trait constant des récits de Tchekhov. Il marque ici le court trajet qui va d'une arrestation à un lieu de détention. Mais il marquera aussi bien l'histoire d'un amour dans *Ariane* ou *La Dame au petit chien* et celle d'une vie entière dans *Ma vie* ou *Trois années*. Le privilège du court récit de *Rêves* est de nous faire percevoir la force discrète qui anime cette manière de raconter : le sentiment d'une ouverture indéfinie du temps. L'époque des esclaves et des seigneurs a été déclarée formellement close et, avec elle, l'uniformité du temps répétitif de la servitude. La liberté n'est pas là pour autant mais le temps nouveau est sous le signe de son idée et celle-ci ne se laisse plus oublier. La tâche de l'écrivain est de nous placer dans son horizon, sans mentir sur la distance qui nous en sépare ni céder sur l'exigence qu'elle nous adresse. Elle est d'inscrire la déchirure de la liberté lointaine dans le temps de la servitude.

## Le ronronnement de la servitude

Il faut d'abord pour cela prendre la juste mesure de la servitude. La morale de l'écrivain tient presque toute en deux principes simples et qu'on dirait volontiers simplistes. Le premier est de ne pas mentir. Le second est de ne pas craindre la liberté. Or la vérité est que la liberté fait peur. Si elle est loin, c'est que la servitude est encore bien là et qu'elle est d'abord dans les têtes. Il est trop simple en effet de la figurer seulement à travers la violence des puissants et de leurs gendarmes. Elle est d'abord dans l'air que l'on respire et les effets qu'il produit sur les cerveaux, ceux des gendarmes comme celui du vagabond. Dans le poème de Lermontov, la Russie crasseuse était le pays des uniformes bleus, des regards scrutateurs et des oreilles inquisitrices auxquels le peuple se soumettait lâchement. Mais aucun lecteur de *Rêves* n'imagine que les gendarmes soient des oreilles inquisitrices, susceptibles de transmettre au juge les confidences du vagabond. Ils ne le menacent ni ne lui font violence. Ils lui commandent seulement d'avancer au lieu de rêver. Mais ils ne le font pas sans éprouver la distance

qui les sépare eux-mêmes de cette liberté dont ils lui soustraient le rêve. La Russie de Tchekhov n'est pas cet empire d'officiers sadiques, grands manieurs de knout, que la comtesse de Ségur, née Rostopchine, dépeignait pour les jeunes lecteurs du *Général Dourakine*. Elle est le pays des cerveaux façonnés par la mémoire des coups, reçus ou donnés. L'ordre y règne d'abord par l'engourdissement. C'est la leçon de la courte nouvelle intitulée *Au tribunal*. Un paysan accusé du meurtre de sa femme s'étonne de ne rencontrer chez les juges, les jurés et l'audience du tribunal « ni visages menaçants, ni regards indignés, ni phrases ronflantes sur le châtiment<sup>4</sup> ». Ce qui se lit sur tous les visages et dans toutes les attitudes, c'est simplement l'ennui d'avoir à faire tourner la machine judiciaire, et la torpeur provoquée par le ronronnement inlassable du ventilateur qui accompagne la voix sourde et la récitation monocorde du greffier. Tout respire la paix dans le tribunal. Mais cette paix qui rassure le paysan n'est autre que l'indifférence de la machine administrative qui condamne par routine sans avoir à s'encombrer d'aucun affect justicier ou haineux. Significativement, le récit s'achève sans nous faire connaître le jugement. Il se clôt par la reprise du cours normal de l'audience après l'escamotage d'un incident révélateur qui aurait pu remettre toute l'accusation en question. Il importe peu que l'accusé soit innocent ou coupable. L'important,

c'est que tout continue comme si rien ne s'était passé, comme si rien ne se passait jamais sinon le ronronnement du ventilateur et celui de la machine administrative. C'est cela la servitude : non pas la soumission des hommes du peuple aux représentants de l'ordre, mais leur commune soumission à la répétition du même ; non pas l'obligation d'obéir, mais l'impossibilité d'imaginer que les choses soient autrement que ce qu'elles sont.

Cette impossibilité ou cette peur d'imaginer la moindre déviation à l'ordre des choses est incarnée par un des plus célèbres personnages de Tchekhov, *l'Homme à l'étui* Belikov qui s'inquiète de ce qu'il risque d'arriver chaque fois que ses collègues font quelque chose qu'aucune circulaire officielle n'interdit mais qu'aucune n'autorise expressément. Plus qu'au ridicule du personnage, il faut prêter attention à la morale cruelle de l'histoire. Après la mort du professeur, désormais enfermé dans une boîte où rien ne risque plus de lui arriver, ses collègues se sentent un moment comme des enfants en liberté. Mais une semaine ne s'est pas écoulée que la vie ordinaire reprend son cours, « une vie aussi grise, lassante et absurde, une vie qu'aucune circulaire n'interdisait, mais qui n'était pas entièrement autorisée non plus<sup>5</sup> ». Ceux qui se moquent de Belikov oublient qu'il est seulement l'image condensée de la vie qu'ils mènent eux-mêmes, une vie dont ils ne se croient pas autorisés à explorer les possibles.